

**MC2:**

# Le Canard sauvage

de Henrik Ibsen

traduction du norvégien  
Éloi Recoing

mise en scène  
Stéphane Braunschweig

27-29  
janv.

théâtre

**15/16**

# Le Canard sauvage

de **Henrik Ibsen**

traduction du norvégien  
**Éloi Recoing**

adaptation, mise en scène et scénographie  
**Stéphane Braunschweig**

avec

**Suzanne Aubert** – Hedvig

**Christophe Brault** – Relling

**Rodolphe Congé** – Hjalmar

**Claude Duparfait** – Gregers

**Charlie Nelson** – Ekdal

**Thierry Paret** – Molvik et Pettersen

**Chloé Réjon** – Gina

**Anne-Laure Tondu** – Madame Sørby

et la participation de

**Jean-Marie Winling** Werle

collaboration artistique **Anne-Françoise Benhamou** · collaboration à la scénographie **Alexandre de Dardel** · costumes **Thibault Vancraenenbroeck** · lumières **Marion Hewlett** · son **Xavier Jacquot** · assistante à la mise en scène **Pauline Ringeade** · assistante costumes **Isabelle Flosi** · maquillage et coiffures **Karine Guillem** · conception décor **Hervé Cherblanc**  
Le décor a été réalisé par les ateliers de La Colline.

régisser **Olivier Even** · régisseur lumière **Gilles Thomain** · régisseur son **Sylvère Caton** · régisseur vidéo **Ludovic Rivalan** · machiniste **Thomas Jourden** · accessoiriste **Isabelle Imbert** · habilleuse **Laurence Le Coz** · maquilleuse coiffeuse **Justine Denis**

**production** La Colline – théâtre national  
**avec le soutien de** la région Rhône-Alpes  
dans le cadre du Réseau des villes.

La traduction d'Éloi Recoing a paru aux Éditions Actes Sud-Papiers.

mer. 27 janv. 19 h 30    ven. 29 janv. 20 h 30  
jeu. 28 janv. 19 h 30

Grand théâtre · 2 h 30

# Le Canard sauvage ou la précarité de la vie

## Sauvage domestiqué

Déjà avant *La Mouette* de Tchekhov, Ibsen avait fait d'un oiseau d'eau le symbole central et paradoxal d'une de ses pièces. On raconte que, lorsqu'ils sont blessés, les canards sauvages préfèrent plonger à pic vers le fond et s'accrocher aux algues avec leur bec plutôt que de tenter de survivre. Mais le canard sauvage qui habite le grenier de la famille Ekdal a bel et bien survécu : rescapé d'une chasse, son existence semble contredire le comportement "suicidaire" que la légende attache à son espèce. Exporté de son biotope naturel, boiteux, il est plutôt celui qui, en bon cobaye darwinien, a réussi à "s'adapter" à un biotope artificiel.

Dans cette pièce où Ibsen, une fois de plus, organise le choc des idéaux et de la vie réelle – cette vie faite d'adaptation et de compromis –, le canard dans son grenier, sauvage domestiqué, n'est pas seulement l'image tragique de la créature blessée qui se noie. Son existence tend à tous le miroir d'une vie coupée de ses racines naturelles, privée de son élan véritable, de sa plénitude, mais qui "continue" dans son artificialité même.

## La vengeance de la forêt

*Ekdal : [...] La forêt se porte bien là-haut ?*  
*Gregers : Elle n'est pas aussi splendide que de votre temps. On a beaucoup abattu.*  
*Ekdal : Abattu ? C'est dangereux, ça. Ça vous poursuit. Elle se venge, la forêt.*

Le domaine de Høydal où se noue le drame est un vaste domaine forestier, comme il y en a tant dans les pays du Nord : un domaine où l'on fait fortune en décimant la forêt. Dans ces jardins d'Éden qu'étaient les forêts primaires, et qui aujourd'hui ont pratiquement disparu de la surface du globe, les capitalistes du bois ont commis une sorte

de péché originel : ils n'ont pas seulement croqué la pomme, ils ont carrément coupé l'arbre. C'est pourquoi une culpabilité originelle fonde leur société.

Certes, c'est une escroquerie plus triviale qui est à l'origine de la chute de la maison Ekdal : le lieutenant Ekdal a vendu du bois qui appartenait à l'État, et pour cela il a été condamné au bagne, se déshonorant ainsi que sa famille. On ne saura jamais s'il a commis ce crime sciemment ou s'il a lui-même été la dupe de son ami et associé, le négociant Werle. Mais ce qu'on sait, c'est qu'il en a perdu la raison au point de craindre la "vengeance de la forêt". Comme si le grand chasseur qu'il était (le chasseur, figure de l'homme qui respecte la nature et que la nature respecte en retour) s'était fourvoyé déjà, avant même l'affaire d'escroquerie, en abattant des arbres pour l'industrie et le commerce.

De son côté, Gregers, le fils de Werle, qui pense que son père est le seul véritable coupable de l'escroquerie, mais qui n'a jamais osé l'accuser ouvertement, a continué à gérer le domaine et à abattre les arbres. Complice de son père par incapacité à s'opposer à lui, sa conscience le tourmente : pour la soulager, Gregers s'est forgé un idéal de vérité et de transparence, avec lequel il espère rendre le monde meilleur. La pièce débute lorsqu'il aperçoit enfin la possibilité de racheter les fautes de son père et d'en finir ainsi avec sa propre culpabilité.

## Réparations ?

La destruction de la forêt, on le voit, appelle réparation. Réparation dérisoire que ce grenier des Ekdal, où l'on a reconstitué artificiellement un coin de nature avec

des sapins, des poules, des lapins et un canard. Espace de compensation et d'évasion, mais aussi double-fond fantastique et menaçant, le grenier tient à la fois du terrain de jeu enfantin et du refuge des inadaptés. C'est dans cette forêt irréelle que le vieil Ekdal peut redevenir chasseur, que son fils Hjalmar fuit ses responsabilités et sa honte, et que sa petite-fille Hedvig posera à son tour un acte "irréparable"...

Ou réparation illusoire : le rêve de Gregers de soumettre la vie corrompue au règne des idéaux. Or la vie ne se soumet pas, pas plus d'ailleurs aux idéaux d'un Gregers qu'aux "mensonges vitaux" en forme de pis-aller d'un docteur Relling : les "retouches" (pour reprendre la métaphore photographique d'Ibsen) qui tentent de masquer la médiocrité ou les imperfections de la vie finissent toujours par se voir, elles "arrangent" la réalité mais ne la transforment pas.

La vie est insoumise, parce que la vie est fragile – comme le pressent peut-être la mère d'Hedvig, Gina, qui semble trouver sa force et sa vitalité dans une absence totale de problèmes de conscience. Elle est tissée de fautes passées qu'on ne saurait réparer et de secrets qui menacent les équilibres instables du présent. Il faut pourtant faire avec et tenter d'avancer. La vie se fiche bien de la forêt détruite.

Le problème, c'est que "la forêt se venge" et que les secrets de famille sont souvent des bombes à retardement pour les générations suivantes. Comme toujours chez Ibsen, le déni est à la fois un moteur de vie et la clé du malheur. Entre déni et lucidité, vérité et mensonge, c'est toute la précarité de nos existences qu'il nous donne à voir et à sentir. Entre besoin d'illusion et exigence de vérité : là où se tient aussi la nécessité du théâtre.

Stéphane Braunschweig, décembre 2013

**« Or la vie ne se soumet pas, pas plus d'ailleurs aux idéaux d'un Gregers qu'aux "mensonges vitaux" en forme de pis-aller d'un docteur Relling »**

S. Braunschweig

- jeu. 28 et ven. 29
- Spectacle proposé en audiodescription en collaboration avec l'association Accès Culture + visites tactiles du décor jeudi 28 à 18 h et vendredi 29 à 19 h

contact Anne Meric  
04 76 00 79 65  
anne.meric@mc2grenoble.fr

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

# La moëlle de la vie    Perdre la frontière

Je m'en allai dans les bois parce que je voulais vivre (délibérément), faire face seulement aux faits essentiels de la vie, découvrir ce qu'elle avait à m'enseigner, afin de ne pas m'apercevoir, à l'heure de ma mort, que je n'avais pas vécu. Je ne voulais pas non plus apprendre à me résigner à moins que cela ne fût absolument nécessaire. Je désirais vivre profondément, sucer toute la moëlle de la vie, vivre assez vigoureusement, à la façon spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie, couper un large andain, et tondre ras, acculer la vie dans un coin, et en avoir raison, jusqu'au bout, et si elle se révélait mesquine, eh ! bien, alors lui enlever toute sa mesquinerie foncière, et avertir le monde entier qu'elle était cela ; ou si elle était sublime, l'apprendre, par l'expérience que j'en ferais et être capable d'en rendre compte avec exactitude [...].

Henry David Thoreau *Walden ou la Vie dans les bois*, trad. Germaine Landré-Augier, Éditions Aubier, 1982, p. 195-196

Les forêts tracent la marge [...] littéraire et imaginaire de la civilisation occidentale. Les institutions publiques ont beau les soumettre depuis longtemps à leurs lois (domaines royaux, science des forêts, écologie...), elles gardent aujourd'hui leurs significations anciennes dans l'imaginaire culturel. Pour nous, elles sont toujours antérieures et extérieures à l'ordre des institutions. Mais un sentiment nouveau vient de naître : l'angoisse de perdre cette frontière d'extériorité.

Le problème de la déforestation provoque aujourd'hui des réactions inattendues chez les habitants de la ville, à cause de l'importance du phénomène, mais aussi parce que les forêts sont encore dans la profondeur de la mémoire culturelle associées à la transcendence humaine. Qu'on l'appelle disparition de la nature, disparition de l'habitat sauvage, ou disparition de la diversité des espèces, derrière l'inquiétude des écologistes se cache la peur enfouie de la disparition des frontières sans lesquelles l'habitat de l'homme perd son fondement. [...] Les hors-la-loi, les héros, les promeneurs, les amants, les saints, les persécutés, les proscrits, les égarés, les mystiques, ont cherché le refuge de la forêt [...]. Sans ces contrées extérieures, pas d'intérieur à habiter.

Robert Harrison *Forêts, Essai sur l'imaginaire occidental*, trad. Florence Naugrette, Éditions Flammarion, coll. "Champs essai", 2010, p. 346 347

## Henrik Ibsen

Né le 20 mars **1828**.

**Janvier 1844–avril 1850** Apprenti pharmacien à Grimstad. **1850** Passe son baccalauréat ; journaliste indépendant et enseignant à l'école du dimanche.

**Novembre 1851–été 1857** Dramaturge au Théâtre norvégien de Bergen. **1856** Fiançailles avec Suzannah Daae Thoresen et en juillet nommé directeur du Théâtre norvégien de la Møllergate, à Christiania.

**1858** Mariage avec Suzannah Daae Thoresen. **1859** Naissance de son fils.

**1862** Faillite du Théâtre norvégien de la Møllergate et fin de ses activités comme directeur.

**1864** Devient conseiller littéraire du Théâtre de Christiania puis quitte la Norvège pour se fixer à Rome.

**1866** Une allocation d'écrivain annuelle à vie lui est accordée. **1868** S'installe à Dresde.

**1875** Se fixe à Munich. **1878** S'installe à nouveau à Rome, revient à Munich en 1879 et parution d'*Une maison de poupée*. **1880** Se fixe à nouveau à Rome. **1884** Parution du *Canard sauvage*. **1885–1891** Habite à Munich.

**1886** Parution de *Rosmersholm*.

**1890** Parution de *Hedda Gabler*. **1891** S'installe à Christiania.

**1892** Parution de *Solness le constructeur*.

**1894** Parution de *Petit Eyolf*. **1898** Grandes festivités en son honneur à Christiania, Copenhague et Stockholm.

**1899** Parution de *Quand nous, morts, nous réveillerons*. Meurt le 23 mai **1906**.

## Stéphane Braunschweig

Après des études de philosophie, il rejoint l'école du Théâtre national de Chaillot, dirigé par Antoine Vitez. Depuis 1988, au théâtre, il a mis en scène des œuvres de Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Molière, Kleist, Büchner, Ibsen, Tchekhov, Wedekind, Pirandello, Brecht, Horváth et, parmi les contemporains, Hanokh Levin, Olivier Py et Arne Lygre. À l'opéra, il a mis en scène des œuvres de Fénelon, Bartók, Beethoven, Dazzi, Janáček, Verdi, Mozart, Strauss, Berg, Wagner, Debussy, Schreker et récemment Bellini (*Norma*). Après avoir dirigé le CDN d'Orléans (1993-1998) et le Théâtre national de Strasbourg (2000-2008), il est depuis 2010 à la tête de La Colline – théâtre national : il y a notamment mis en scène *Lulu* de Wedekind, *Oh les beaux jours* de Beckett, *Je disparaïs*, *Tage unter et Rien de moi* d'Arne Lygre, *Six personnages en quête d'auteur* et *Les Géants de la montagne* de Pirandello.

D'Ibsen, l'un de ses auteurs de prédilection, il a déjà monté *Peer Gynt* (1996), *Les Revenants* (2003), *Brand* (2005), *Une maison de poupée* et *Rosmersholm* (2009).

Il a publié chez Actes Sud un recueil de textes et d'entretiens sur le théâtre intitulé *Petites portes, grands paysages*, et traduit de l'allemand, de l'italien ou du norvégien des pièces de Büchner, Kleist, Brecht, Pirandello et Lygre.

Stéphane Braunschweig vient d'être nommé directeur de l'Odéon – Théâtre de l'Europe.

# prochainement

théâtre

## S'en sortir

2-13 fév.

d'après l'œuvre de  
**Danielle Collobert**

mise en scène  
**Nadia Vonderheyden**

· création ·

danse  
**Dancing  
grandmothers**  
3-4 fév.  
Eun-Me Ahn

musique

**Pierre-Laurent  
Aimard**  
piano

mar. 2 fév. 20h30

· cycle Musique et architecture ·

musique

**Les Suites de Bach**  
par **Nicolas Alstaedt**  
violoncelle

jeu. 4 fév. 19h30  
ven. 5 fév. 20h30

théâtre d'objets ·  
musique

## Une cArMen en Turakie

2-6 fév.

**Turak Théâtre**  
Michel Laubu  
& Émili Hufnagel

danse

## Tendre Achille

9-11 fév.

François Veyrunes

théâtre · musique  
**Le Dibbouk**  
9-13 fév.

texte  
**Schloïme An-Ski**  
mise en scène  
**Benjamin Lazar**

musique

**Mendelssohn**  
par Marc  
Minkowski  
11 fév.  
19h30



**MC2: Grenoble**  
4 rue Paul Claudel, CS 92448  
38034 Grenoble Cedex 2

04 76 00 79 00  
[www.mc2grenoble.fr](http://www.mc2grenoble.fr)

